

## LA MORT DE PIE IX

## SON ÉLOGE

Quel voile de tristesse enveloppe la terre !  
Pourquoi ces pleurs, ces cris, cette sombre stupeur  
Qui sur l'aile des vents, de frontière en frontière,  
Comme le glas plaintif promène la douleur ?  
Et toi, Rome, jadis si riante et si belle,  
Pourquoi prépara-tu tes ornements de deuil ?  
Pourquoi... Mais le passant de la Ville Eternelle  
Me montre, au Vatican, un père en son cercueil.

Comme des orphelins, sous la main rigoureuse  
De la mort qui ravit une mère à leurs vœux,  
En nos cœurs s'enfonça l'épine douloureuse,  
Et l'on a vu couler des pleurs de tous les yeux :  
On eût dit que le monde et la nature entière,  
Reconnaissant en lui l'héritier du Sauveur,  
Se fussent attendris, comme sur le Calvaire,  
Quand le Christ expira sur son bois de douleur.

Ah ! c'est que ce vieillard fut un siècle en personne,  
Fut celui qui condamnait, et celui qui pardonne ;  
Fut la voix du Sinaï qui proclama la loi,  
Fut l'astre rayonnant de l'immortelle Foi !  
Plus grand dans le malheur, plus grand dans la souffrance,  
Avec sa robe blanche, emblème d'innocence,  
Les princes et les rois, malgré tout leur fracas,  
Furent auprès de lui comme n'existant pas !

Être d'un siècle entier ou l'amour ou la haine,  
Tantôt orné de fleurs, tantôt chargé de chaînes !  
Se voir, dans ses États, bannir, puis ramener ;  
Et toujours tout souffrir, toujours tout pardonner !  
Soul de tous ses égaux, voir les années de Pierre !  
Monter de croix en croix au sommet du Calvaire !  
Être de notre Foi le plus ferme soutien !  
O Pontife ! quel sort !... et ce sort fut le tien !

Père tant regretté ! Tu fus par tes misères,  
Tu fus par tes vertus le plus grand de tes frères ;  
Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons  
Balance au-dessus d'eux ses superbes festons,  
Cinquante fois la terre a changé sa parure,  
La brebis sa toison, le chêne sa verdure,  
Depuis qu'un saint Pontife, en l'imposant les mains,  
Fit couler sur ton front l'huile qui fait les Saints.

Le faux libéralisme avait levé la tête,  
Les peuples à son char s'enchaînaient... et la bête,  
Sous un masque enchanteur, sous la peau de l'agneau,  
Décorait sa fureur du titre le plus beau !  
Mais ton œil inflexible en sonda la malice ;  
Avec le monstre, seul osant entrer en lice,  
L'encyclique à la main, tu le montras à nu ;  
Et l'erreur démasquée est un monstre vaincu.

Les princes désertant la saine politique,  
Faisaient s'élever bien haut le cri de "liberté" !  
Insensés ! d'oublier que cette vierge antique  
Est fille de l'Eglise et de la Papauté.  
Ils bondirent sur toi, te prirent tes domaines,  
Jaloux de ton pouvoir, envieux de ton rang,  
Pour prix de tes bienfaits te donnèrent des chaînes !  
C'était leur liberté !... liberté du tyran !

Mais tels les vains efforts de la noire tempête  
Contre un superbe chêne au sommet d'un rocher,  
Quand l'orage en fureur lui fait courber la tête,  
Et dénouille son front... sans pouvoir l'ébranler !  
Tel l'auguste vieillard, au tribunal du vœu,  
Vit ses droits méconnus et son bras enoqué !  
Il mourut dans les fers—ô dernière injustice !—  
Mais il porta bien haut son front découronné.

Si le gouffre a mugé sous la vague profonde,  
Tu songeas qu'avec toi dormait le roi des mers ;  
Appuyé sur son bras, tu pus marcher sur l'onde,  
Commander à l'orage, à la foudre, aux enfers.  
Parmi d'affreux débris, de l'erreur tristes suites,  
Tu poursuivis ton cours sans altérer ta loi ;  
Les trônes inutilisés, les nations détruites,  
Tous ces restes fumants ont crié : "Gloire à toi !"

Armé de tes vertus, ô Père vénéré,  
Tu sondas l'avenir d'un regard assuré ;  
La bombe et le canon ne purent te contraindre ;  
Et, quand le despotisme a voulu te restreindre,  
Tu marches ton chemin, et, malgré l'ouragan,  
Marchas sans redouter la fureur de l'autan ;  
Car, contre tout danger, ton bras fut invincible,  
En dépit de l'erreur, ton nom fut : "Infaillible !"

La Vierge t'imposa la douce mission  
De mettre à sa couronne un plus brillant fleuron ;  
De faire épanouir en sa main virgine  
La fleur à jamais pure à ses yeux sans rivaie.  
En face de la terre, ô Délégué du Ciel !  
Tu parus à ses yeux, et, nouveau Gabriel,  
A l'antique formule au monde révélée,  
Tu voulus ajouter : "Salut, Immaculée !"

Missionnaire avant tout, fidèle serviteur,  
Tu n'as pas oublié la vigne du Seigneur ;  
Même les rejetons depuis longtemps stériles,  
Sous ta puissante main sont devenus fertiles.  
Comme aux siècles féconds en dévouement chrétiens,  
En la fière Albion renait l'île des Saints ;  
Et l'antique Orient sous la hache du scribe  
A cueilli, glorieux, la palme du martyr.

On dit qu'à la fin de tes jours,  
Lorsque parut ta dernière heure,  
Près de t'envoler pour toujours  
Vers Dieu, ta céleste demeure,  
Peut-être qu'à travers l'épaisse nuit des temps  
Tu vis l'Eglise en paix, et tes fils triomphants ;  
Ton front d'une beauté divine  
S'illumina d'un doux rayon ;  
Tel brilla l'astre qui s'incline  
Pour disparaître à l'horizon.

Puis, bénissant encore le monde et la ville,  
Dans ce dernier bienfait, dans ce dernier devoir,  
Confondant le chrétien avec le Grec hostile,  
Il n'a pas oublié... j'aime ce doux espoir—  
Il n'a pas oublié cette jeune Amérique,  
Objet de son amour et de ses premiers soins ;  
Et vous, fiers descendants de la prouesse antique,  
Il vous bénit aussi, Zouaves Canadiens.

Enfin, grand par l'esprit, grand par ton noble cœur,  
Grand par ton infortune et grand par ton bonheur,  
Grand par ta fermeté, mais plus grand par tes œuvres,  
Grand devant l'ouragan par de sages manœuvres !  
Pilote au coup d'œil sûr en des temps dangereux,  
Guide des passagers vers la rive des cieux,  
Tu legues en mourant, sans que je prophétise,  
A ton siècle ton nom, et un saint à l'Eglise !

J.-A.-C. MAZORE.

## LE MIRACLE

DU 16 SEPTEMBRE 1877

## X

Avant de partir, Mme Guerrier avait reçu l'absolution et, autant que possible, disposé son âme à demander et à obtenir la grande grâce qu'elle implorait. Elle était prête.

Bien que chrétien pratiquant, M. Guerrier était un peu plus en retard. Ayant en tous les soucis temporels à sa charge, il avait moins d'activité à régulariser le spirituel. Au départ et pendant le voyage, il avait, avec une vigilance extrême, préparé toutes choses. Mais il avait un peu négligé de se préparer lui-même, attendant pour cela le moment décisif et la dernière heure.

Ce fut à Lourdes que l'heure sonna.

Assez avant dans la soirée, M. Guerrier demanda à M. l'abbé Martignon de vouloir bien l'ouvrir en confession. Ainsi qu'il en avait toujours eu le projet, il voulait le lendemain être à côté de celle qu'il aimait : il voulait que leurs actes fussent d'accord comme leurs cœurs, et que leurs deux prières fussent l'une et l'autre également près de Dieu.

Et voilà comment, dans le mystère du sacrement de pénitence, il ouvrit son âme devant le prêtre de Jésus-Christ. Il lui confessa ses fautes ; et il lui dit aussi ses douleurs, ses angoisses, les tristesses de son foyer, ses inquiétudes pour le présent et ses alarmes pour l'avenir. Il avait besoin d'entendre des paroles de courage ; et il savait que ce que l'Eglise appelle "le tribunal de Pénitence" est aussi le tribunal de la Consolation.

Le détail de ses confidences est le secret de Dieu. Nous l'ignorons et nul ne le pourrait répéter. Mais ce que nous savons, c'est que le confesseur, qui tient un instant la place de Dieu et qui prononce, au nom du Père de toute créature, la parole de miséricorde, éprouve parfois plus que tout autre, plus que le commun des hommes, le sentiment de la pitié.

La compassion de l'ancien curé d'Alger fut grande devant l'infortune de cet époux désolé ; devant le spectacle de cette mère de trois enfants, condamnée depuis si longtemps à l'infirmité et à l'inaction ; devant toute cette famille qui avait encore tant besoin des soins maternels ; devant ce deuil universel. *Misericordia motus est*, il fut ému de pitié, pour employer ici une expression des Saintes Lettres qui n'est pas, croyons-nous, déplacée en cette histoire. Il oublia son mal pour compatir au mal d'autrui. Non point cependant que nous voulions dire qu'il ne se souvint pas de sa propre souffrance et de l'immense espoir qu'il avait conçu pour le lendemain. Tout au contraire, il y songea. Mais une pensée d'ordre supérieur, qui s'était déjà vaguement présentée à lui, monta de nouveau à son cœur, se précisa davantage, et il l'exécuta aussitôt.

"Que votre femme aie confiance, et ayez confiance vous-même avec elle ! dit-il à son pénitent, à celui qui, dans le saint tribunal, l'appela "mon Père," et à qui il répondait : "mon Fils." Je l'ai vue prier ce soir à la Grotte : elle est de celles qui triomphent du cœur de Dieu et qui conquièrent le miracle..."

"Voici que moi-même, ajouta-t-il, je fais une Neuvaine que j'ai commencée au pied du lit de mort où venait d'expirer mon ami le vénéré curé de Lourdes, Mgr Peyramale. Depuis ce moment, j'invoque son souvenir et j'ai prié Notre-Dame de Lourdes de permettre qu'au neuvième jour ce soit lui-même qui me transmette la réponse à mon instante demande. Nous sommes justement aujourd'hui à la veille de ce jour. Ma Neuvaine, commencée le samedi 8 septembre, en la fête de la Nativité, se termine demain dimanche, en la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. C'est donc demain, à huit heures, que je célébrerai la Messe qui est ma dernière espérance..."

"Eh bien ! veuillez annoncer à Mme Guerrier que cette Messe, non-seulement je la dirai pour elle, mais que si je dois avoir une part dans la réponse sensible que je sollicite, je lui abandonne cette part. Je lui fais don de toutes les prières antérieures de cette Neuvaine. Je substitue ses intentions aux miennes : de sorte que, si c'est une guérison qui doit être le signe donné, ce soit la sienne et non la mienne. Que ce soir, avant de s'endormir, et demain à son réveil elle mêle et associe à sa prière le nom de Mgr Peyramale, et à huit heures venez tous deux à ma messe, à la Basilique. J'ai bon espoir qu'il se passera quelque chose..."

En acceptant avec simplicité une telle offre, M. et Mme Guerrier ne pouvaient mesurer tout l'héroïsme et toute l'étendue du sacrifice que le prêtre d'Alger faisait en leur faveur. Il aurait fallu pour cela connaître un long passé, qu'ils ignoraient.

## XI

Donc, le soir avant de fermer les yeux, et le lendemain au lever de l'aube, l'incurable paralytique mêla à ses invocations et à ses prières, le nom de Mgr Peyramale. Et, quand les huit heures du matin approchèrent, elle se fit transporter à la Basilique pour assister à cette dernière, à cette suprême messe de neuvaine, en laquelle M. l'abbé Martignon attendait de son défunt ami cette mystérieuse réponse, dont il avait à l'avance abandonné à cette pauvre mère de famille le profit et le bénéfice.

Mme Guerrier connaissait parfaitement les infaillibles et consolants enseignements de l'Eglise sur la communion des saints et la réversi-

bilité des mérites. Aussi, à la suite de l'acte d'abnégation fait en sa faveur, le sentiment de confiance assurée qu'il avait conduite à la Grotte de Lourdes s'était-il singulièrement fortifié. Comment en donner une idée ?

En ce lieu de paix et d'édification, nous sommes bien loin des champs de bataille et des luttes sanglantes. Et cependant, c'est au milieu des camps que nous irons chercher notre comparaison, pour bien faire comprendre ce qui se passait au fond de cette âme en prière.

Le capitaine et ses troupes est parti pour livrer le combat. Il connaît le lieu, il connaît l'heure, il connaît l'ardeur de ses hommes et les dispositions de l'ennemi. Il compte sur le succès et l'annonce bien haut... Il est arrivé par la brume, dont les ombres blanchâtres couvrent la campagne, cachant toutes choses à son regard. Mais ce terrain lui est familier, et la masse en ordre ses compagnies et ses régiments. De l'autre côté du petit ruisseau, un bruit vague de piétinements et de choes d'acier lui révèle la présence de celui dont il veut triompher. Le cœur lui bat. Malgré son courage et son assurance, il ne peut s'empêcher de songer parfois en lui-même un petit nombre de ses soldats et à la force de résistance de l'adversaire.

Brusquement, le vent se lève et dissipe le brouillard. Et voilà que, se préparant à combattre pour lui, et avec lui, le capitaine aperçoit à l'horizon l'armée d'un puissant empereur, arrivé, lui aussi, sous la conduite d'un ami fidèle, à travers l'épaisseur de la brume. "Secours inattendu ! Alliance irrésistible ! Le grand empereur est avec nous ! Nous tenons la victoire," s'écrie le capitaine en tressaillant d'allégresse.

Ainsi tressaillit en son cœur la chrétienne qui était venue à Lourdes, sans autres secours que ses propres prières et celles de tous les siens ; ainsi elle tressaillit, quand elle vit tout à coup, et sans s'y attendre, que, appelé à son aide par l'ami fidèle, l'illustre serviteur de la Vierge, le saint curé Peyramale allait unir sa grande prière à son humble prière, et sa puissance à sa faiblesse. Elle comprit qu'elle allait triompher.

A Lourdes, depuis la veille, les pèlerins de Marseille remplissaient la crypte et l'église supérieure. Il eût été malaisé de percer leurs flots pressés en portant une malade, pour laquelle le plus léger mouvement et le moindre heurt étaient une fatigue et une souffrance.

On choisit donc, pour dire la Messe, l'une des deux premières chapelles que l'on trouva en entrant. Et on prit celle de gauche, dédiée à sainte Germaine Cousin.

Ce fut dans cette chapelle, où ces circonstances de hasard conduisirent leurs pas, que l'on transporta Mme Guerrier, et que M. l'abbé Martignon célébra la Messe, en réservant du reste les suffrages du *Memento* des morts pour le défunt vénéré dont la pensée était présente au cœur de tous.

## XII

La malade entendit la Messe, assise sur une chaise. Entièrement inerte, ses jambes, depuis si longtemps infirmes, reposaient sur un prie-Dieu placé en face d'elle.

Pendant qu'il lisait l'Épître, le souvenir de Mgr Peyramale se présenta tout à coup avec une netteté extraordinaire à l'esprit de l'abbé Martignon. Ce fut lorsque, parvenu aux dernières lignes, il vit saillir ces paroles, dont l'application saisissante s'imposa irrésistiblement à lui, à mesure qu'il les prononçait lentement : "Le Seigneur a rendu aujourd'hui ton nom si glorieux que ta louange demeurera à jamais sur les lèvres des hommes, qui gardent mémoire de la puissance de Dieu. Pour eux, en vue des angoisses et de la tribulation de ton peuple, tu n'as point épargné ta propre vie, et tu t'es au contraire présenté devant le Seigneur notre Dieu, pour parer à la ruine."  
— Mon corps sera le levain. Il faut que je meure pour parer à la ruine," avait dit souvent l'homme de Dieu, avant de descendre dans le tombeau.

Au moment de l'Élévation, tout le monde se prosterna. La malade seule demeura immobile. Quand arriva l'heure du banquet sacré, son mari alla s'agenouiller à la Sainte Table. Pour elle, en son impuissance, elle resta assise comme toujours, attendant que son Dieu vint à elle. Et il vint en effet, porté par des mains mortelles, pour nourrir celle qui avait faim et désaltérer celle qui avait soif.

A peine eut-elle reçu le sacrement du Seigneur, que quelque chose d'extraordinaire se passa en elle, dans son corps comme dans son âme. Elle sentit une force invincible qui la pressa de se lever et de s'agenouiller. Et en même temps retentit en son cœur comme une voix souveraine qui lui en faisait le commandement.

Après d'elle, prosterné et la tête dans ses mains, son mari se recueillait après la communion, croyant sans croire, et espérant sans espérer.

Tout à coup, il entend un frôlement de robe et un mouvement. Il lève la tête, il se retourne. Mme Guerrier, à genoux, prie à côté de lui.

Le respect de l'Eglise arrêta en sa poitrine le cri de reconnaissance, le cri de joie et de stupeur qui fut sur le point d'en sortir. Instinctivement ses yeux se dirigent vers l'autel et son regard se rencontre avec celui du Prêtre, qui était, comme le sien, tout brillant d'allégresse et d'attendrissement. Tourné vers l'assistance, le Prêtre adressait en cet instant aux fidèles la grande parole sacerdotale :

— *Dominus vobiscum.* Que le seigneur soit avec vous.

Le Seigneur y était en effet.

La messe s'achève : le dernier Évangile se dit. Mme Guerrier se lève sans effort et se

tient debout... Quant à son mari, il avait peine à ne pas défaillir, et ses jambes tremblaient sous lui. Pale, ému, frémissant, les yeux tout grands ouverts, mais obscurcis par les larmes, il la regardait sans oser lui parler et sans pouvoir croire au témoignage de ses propres sens. La malade guérie pria et remercia dans un recueillement profond. Tout le trouble était pour lui, tout le calme était pour elle.

Le Prêtre dépouilla ses ornements sacrés et s'agenouilla au coin de l'autel, pour faire son action de grâces.

Elle dut être fervente.

Il avait commencé sa Neuvaine au pied du lit de mort du Serviteur de Marie, mêlant à ses prières le nom de celui qui avait quitté ce monde, et demandant à Notre-Dame de Lourdes de permettre qu'au neuvième jour l'ami de la terre, parti pour la patrie, donnât lui-même la réponse. Puis, au plus fort de son espérance, il avait, par une charité héroïque, transmis à autrui le trésor sur lequel il comptait.

Et voilà qu'au neuvième jour et à l'heure marquée, ni plus tôt, ni plus tard, à la Messe que lui-même disait dans ce but, la personne désignée par lui se levait debout, subitement guérie, comme les paralytiques de l'Évangile, par le contact de quelque invisible main.

La réponse qu'il avait implorée de la bonté et de la puissance de Notre-Dame de Lourdes venait de lui être faite avec une clarté divine.

Le signe qu'il avait demandé venait de lui être donné, lumineux et éclatant.

Par un tel miracle, accompli en de telles circonstances, Marie lui semblait procéder elle-même à la glorification du Serviteur fidèle qui avait été ici-bas l'instrument de son œuvre, de celui que, neuf jours auparavant, Dieu avait appelé à lui pour la fête de la Nativité de sa Mère.

Quelle que fut la joie de la paralytique guérie, la joie du prêtre était plus grande encore. Son ami, le curé Peyramale, parti pour le ciel, commençait déjà à y manifester sa présence.

## XIII

Ni les uns ni les autres ne faisaient cependant attention aux divers détails de cette petite chapelle latérale où ils se trouvaient et où une main plus délicate et plus forte que celle des hommes les avait providentiellement conduits.—Et pourtant les pierres, les sculptures, les inscriptions étaient autant de voix mystérieuses qui murmuraient le même nom, ce nom qu'à travers les dernières paroles de l'Épître le prêtre avait cru entendre résonner à son oreille comme un écho des mondes supérieurs.

C'était la première chapelle en entrant, et le commencement de la Basilique : et toutes choses y rappelaient les primitives assises de cette divine histoire de Notre-Dame de Lourdes dont, pour parler comme Mgr Langénieux, le curé Peyramale avait été le témoin, le confident et l'apôtre.

Au-dessous de la fenêtre, le mur entier était convert par trois grandes plaques de marbre blanc : et sur ce marbre était inscrit en abrégé le récit des dix-huit apparitions.

Le Curé de Lourdes n'avait été investi de son grand rôle que lorsque la Vierge lui avait envoyé Bernadette par ce commandement formel : "Allez dire aux prêtres que je veux que l'on me construise ici une chapelle." Pouvait-elle être remise plus nettement en mémoire, la mission et la personne du premier ouvrier de la première heure, de celui qui avait creusé le premier fondement et posé la première pierre ?

Le Curé de Lourdes avait un jour demandé à l'Apparition de la Grotte de faire fleurir les roses parmi les frimas de février. Et la Vierge lui avait répondu par le mot : "Pénitence." Or, courant par-dessus les frises et faisant le tour de la nef une longue ligne, composée avec des coeurs d'or, repro-luit quelques-unes des paroles de Notre-Dame de Lourdes. Et voilà justement qu'au-dessus du grand arc qui forme l'entrée de cette chapelle latérale, se trouve ce mot même que Marie avait répondu à la demande du Curé de Lourdes et que la vie du saint prêtre avait si douloureusement réalisée : "Pénitence."

Le Curé de Lourdes, conformément à ce décret de Marie, avait reçu sur son épaule le poids d'une croix terrible... Or quel était le sujet de la voix douloureuse que l'artiste avait sculptée à la droite de l'autel, dominant la petite ogive qui conduit à la chapelle suivante ? C'était le Cyrénéen, c'était l'Homme portant la Croix.

A l'autel où M. l'abbé Martignon venait de célébrer la Messe, les souvenirs de cette même époque ressortaient également sous le voile transparent des allégories.

Choisit parmi toute la légion des Bienheureux, on y voyait la Sainte qui figure le mieux la Voyante de Lourdes ; une bergère comme elle, une innocente enfant de nos contrées méridionales, possédant la même jeunesse, revêtue de la même grâce et parlant le même idiome : la très-pure et très-radieuse Germaine Cousin. A son côté est la houlette de la gardesuse de brebis, et sa tête est recouverte de cette coiffure, ressemblante de forme comme de nom, qu'on appelle capuchon dans la région de Toulouse, et capulet dans celle des Pyrénées.—"De tous mes agneaux, disait Bernadette, celui que j'aime le plus, c'est le plus petit." Aux pieds de Germaine se trouve le petit agneau.—Derrière elle le chien, symbole de la *Vigilance*, de la *Fidélité* et de la *Force*, pour défendre bergère et troupeau ; et cette triple vertu rappelait le Pasteur énergique qui n'avait jamais permis à la persécution déchaînée de toucher à l'Enfant de Marie.

(La suite au prochain numéro.)